

armenia

N° 114 -



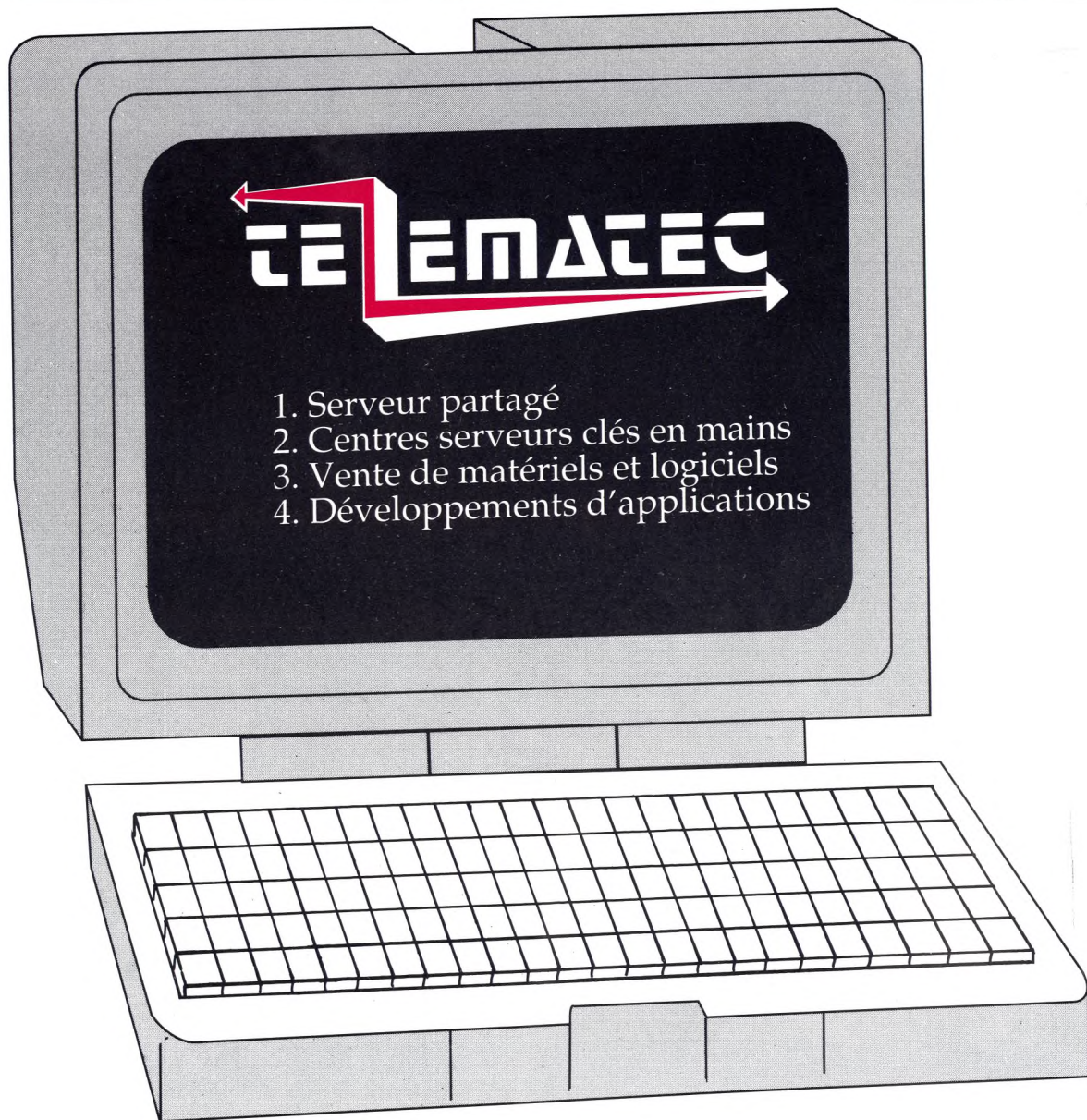
□ R.P. VIGOUROUX :
RETOUR EN ARMENIE

□ LÉNINAKAN :
QUE RENAISSÉ L'ÉCOLE
FRANÇAISE

□ ÉCONOMIE :
LA DOUBLE TRAGÉDIE



Fonds A.R.A.M



1. Serveur partagé
2. Centres serveurs clés en mains
3. Vente de matériels et logiciels
4. Développements d'applications



TELEMATEC ☎ 91.56.72.00

CENTRE SERVEUR : 29, bd d'Athènes. 13001 MARSEILLE

Autres services : ☎ **36.15**

ou

ODILE + ENVOI

ou

VASI + ENVOI

ou

ARMEN + ENVOI

ou

MD + ENVOI

ou

LE 13 + ENVOI

ou

NEWCOM + ENVOI

YAM + ENVOI

AIXTEL + ENVOI

armenia

B.P. 2116, 13204 Marseille Cedex 01

Président

Grégoire TAVITIAN

Directeur de la publication

Ohan HÉKIMIAN

Rédaction: Robert Arnoux

Réalisation - photocomposition

J.M.C. Quartier de l'Aumône Vieille BP 61
13672 Aubagne cedex Tél: 91 27 02 60

Impression

Imprimerie Saint Lambert
Aubagne Tél: 91 43 09 35

Commission paritaire

CPPAP 59029

MELCA (Mouvement pour l'enseignement
de la langue et la culture Arméniennes)

Association régie par la loi de 1901

Bouches-du-Rhône N° 4943

avec la participation de

l'institut Sayabalian

des études Arméniennes

Marseille

ABONNEMENTS

B.P. 2116, 13204 Marseille Cedex 01
téléphone 91 67 46 74

SOMMAIRE

NUMERO SPECIAL - N° 114 - 20 F - Septembre 1990

- DE LA SOLIDARITÉ A LA COOPÉRATION ÉCONOMIQUE2
- UN ILOT DANS L'OCEAN ISLAMIQUE3
- MARSEILLE JETTE UN PONT VERS L'ARMENIE4/5/6/7
- LENINAKAN: QUE RENAISSANCE L'ÉCOLE FRANÇAISE10/11
- ÉCONOMIE: LA DOUBLE TRAGÉDIE12/13/14
- POPULATION: LES RISQUES DE L'EXODE15
- LA LONGUE MARCHÉ DE LEVON TER PETROSSIAN16

Photos couverture

Pleine page :

Sur le visage de cet enfant de Léninakan, l'immense détresse des lendemains du drame. De telles images peuvent-elles nous laisser indifférents ? (Photo Robert Arnoux)

En médaillon:

Robert P. VIGOUROUX, Sénateur-Maire de Marseille, en compagnie de son homologue, M. KERAMIAN, Maire d'Erevan.

Photo pages centrales :

Ce fut une très longue marche : au pied du Maténadaran, les foules acclamaient les membres du Comité Kharabagh récemment libérés. Aujourd'hui, les rebelles ont été élus à la tête du pays. (Photo Robert Arnoux)

**ABONNEZ-VOUS... REABONNEZ-VOUS...
REMP LISSEZ ET DECOUPEZ LE BULLETIN CI-DESSOUS
PUIS ADRESSEZ-LE, AVEC VOTRE REGLEMENT A...**

armenia Boite Postale 2116 - 13204 MARSEILLE CEDEX 01

BULLETIN D'ABONNEMENT

M., Mme, Mlle _____ Prénom _____

Adresse _____

Code Postal [] [] [] [] [] Ville _____

Ci-joint mon règlement par chèque postal ou bancaire.

Tarif pour 1 an (10 numéros)

FRANCE 200,00 Frs

ETRANGER

Europe 260,00 Frs

Autres pays 300,00 Frs

Abonnement de soutien 500 Frs et Plus

1er Abonnement

Réabonnement

Dans ce cas veuillez préciser si possible votre
N° d'abonné inscrit sur l'étiquette adresse

[] [] [] [] [] [] [] [] [] []

DE LA SOLIDARITÉ A LA COOPÉRATION ÉCONOMIQUE

Des voyages en Arménie, il y en a eu beaucoup depuis le séisme de décembre 1988. Certains ont porté des fruits, d'autres n'ont pas eu de suite. Passée l'émotion, la mobilisation s'est ralentie, l'élan s'est essoufflé. Et tandis que l'Arménie abordait l'une des crises économiques les plus terribles de son histoire, chacun, en Occident, dans la Diaspora comme dans le reste de la population, retournait vaquer à ses occupations. La détresse arménienne n'était plus d'actualité.

Voici bientôt deux ans, lorsque le séisme ravagea le nord du pays, lorsque par centaines de milliers nos frères et nos sœurs se retrouvèrent à la rue, sans-abri, pleurant leurs morts, Robert-P. Vigouroux, chirurgien et sénateur-maire de Marseille était parti pour l'Arménie, apporter le renfort de sa compétence et le témoignage de sa compassion. Il emmenait avec lui une équipe médicale, un détachement des marins-pompiers de la ville, du matériel, des vivres.

Fin juillet, le maire de Marseille, à nouveau, prenait le chemin d'Erevan. Sur son agenda, des rencontres au plus haut niveau, la visite du village de Chirag - où se dressent désormais, pimpantes et confortables, les 80 maisons construites grâce à la solidarité des Marseillais-, la préparation d'un protocole d'accord entre Marseille et Erevan, et la mise sur pied d'un projet de reconstruction de l'École Française de Léninakan.

Ce programme a été rempli, et même dépassé. En Arménie, Robert-P. Vigouroux a ouvert la voie à de nouvelles formes de coopération. Il a jeté un pont, le plus large et le plus solide possible, entre sa ville et l'Arménie, que rapprochaient déjà de multiples liens historiques : Cassien, qui fonda l'abbaye de Saint-Victor au Vème siècle, n'était-il pas Arménien ? Et la ville ne fut-elle pas, dès les années 20, cette porte, ce passage vers l'espoir pour des milliers de nos frères victimes du génocide ?

Cette démarche exemplaire, à laquelle nous rendons hommage dans ce numéro spécial d'Arménia, d'autres maires, d'autres élus doivent l'entreprendre. Il ne s'agit plus, aujourd'hui, d'adresser à l'Arménie souffrante des colis de vivres ou des salles d'opération en kit. Il s'agit

Ce qu'il s'agit de créer, à l'heure où la désespérance et le dépeuplement menacent l'Arménie, c'est un véritable élan non plus de "solidarité" comme à l'heure du séisme, mais de coopération : un Mouvement Economique Arménien, (1) puissant, structuré qui mettrait au service de la terre ancestrale les immenses ressources en hommes, en moyens, en compétence et en technologie que recèle la Diaspora.

désormais, de jeter les bases d'un partenariat véritable dont l'Histoire, à maintes reprises, a montré à quel point il pouvait être bénéfique pour les deux parties.

Ce qu'il s'agit de créer, à l'heure où la désespérance et le dépeuplement menacent l'Arménie, c'est un véritable élan non plus de "solidarité" comme à l'heure du séisme, mais de coopération : un Mouvement Economique Arménien, puissant, structuré qui mettrait au service de la terre ancestrale les immenses ressources en hommes, en moyens, en compétence et en technologie que recèle la Diaspora.

Les Arméniens, dans l'exil, ont depuis longtemps fait la preuve de leur dynamisme. Partout, ils jouent un rôle essentiel au sein des communautés qui les ont accueillis. Leurs frères de l'Arménie soviétique sont-ils différents ? Assurément, non. Ce sont les mêmes, habités d'un même enthousiasme et d'une même énergie. Seul, le système qui les oppresse et les agressions dont ils sont victimes les ont empêchés, jusqu'ici, de donner toute la mesure de leur créativité, de leur esprit d'entreprise.

Nous avons, nous Arméniens de la Diaspora, un rôle essentiel à jouer, un rôle véritablement historique. En dépit des épreuves multiples, et dans les étroites frontières que l'Histoire lui a concédées, l'Arménie a su maintenir vivante notre identité. Si nous n'avions qu'une dette envers elle, ce serait celle-là, et elle est immense.

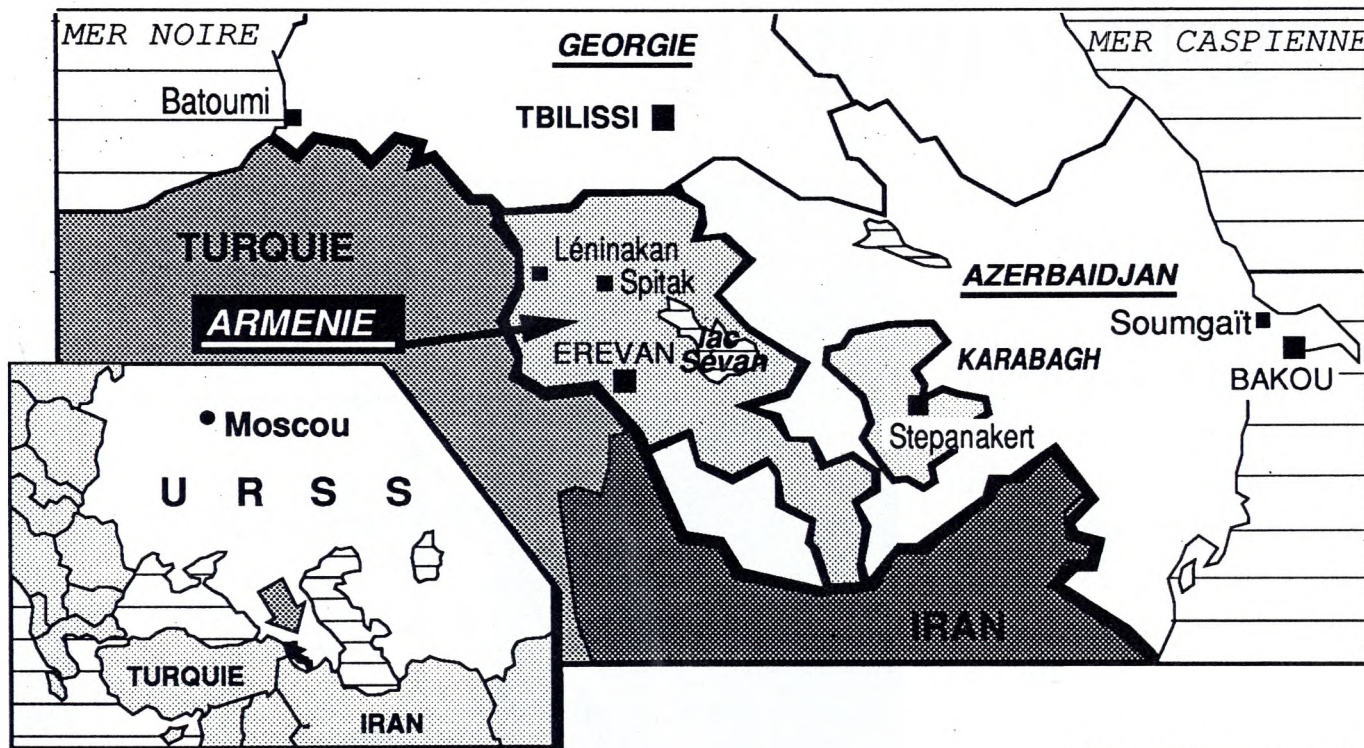
Dans la souffrance, dans les difficultés incommensurables qui les assaillent, nos frères, nos sœurs, sur le sol ancestral, n'ont jamais courbé lechine. Rendons-leur l'hommage qu'ils méritent et tendons-leur la main. Mobilisons-nous, rassemblons nos énergies, nos moyens, nos compétences : ils sont immenses. Et mettons-les à leur service en participant, activement, au sauvetage économique de l'Arménie.

C'est aujourd'hui notre devoir, ce sera demain notre honneur : sans cet élan l'Arménie périra de notre indifférence et, nous-mêmes, privés de cette référence, nous nous évanouirons, à notre tour, dans l'Histoire. ■

Ohan HEKIMIAN

(1) *Mouvement Economique Arménien*
25 rue Léon Lagrange
13014 Marseille Tél. 91.67.46.74.

UN ILOT DANS L'OCEAN ISLAMIQUE



Situation géographique de la République d'Arménie

Moins de 30.000 kilomètres-carrés — la superficie de la Belgique — un peu plus de 3,4 millions d'habitants, la République d'Arménie, qui n'est plus "soviétique" depuis le 23 août dernier, occupe le dixième des territoires que couvrait, au temps de sa gloire, l'Arménie des rois bagratides (IX^{ème} et X^{ème} siècle).

Brièvement indépendante au lendemain de la Première Guerre Mondiale, son territoire, préalablement "soviétisé" a été intégré à l'URSS au mois de décembre 1922. La RSS d'Arménie devenait ainsi l'une des 15 républiques fédératives de l'immense Union Soviétique. Située aux confins méridionaux de l'Union, riveraine de la Turquie et de l'Iran, elle forme un petit îlot chrétien dans un océan d'Islam.

La province du Nagorny-Kharabagh — le "Jardin Noir", 4.400 kilomètres

carrés, la superficie d'un petit département français — dont la revendication déclencha, à l'automne 88, les pogroms de Soumgaït était encore peuplée, voici deux ans, à 89% d'Arméniens de souche.

Autoritairement rattaché à l'Azerbaïdjan depuis 1921, avec le statut de région autonome, elle a toujours fait l'objet de revendications de la RSS d'Arménie.

La "question du Kharabagh" a joué un rôle essentiel dans la structuration du Mouvement National, dont les cadres,

pour l'essentiel, sont issus du Comité Kharabagh fondé à la veille du séisme. Depuis 1957, date à laquelle les premiers "voyages touristiques" vers l'Arménie furent autorisés, les liens entre la Diaspora et la patrie d'origine n'ont cessé de se renforcer.

En 1964, un "Comité de Relations Culturelles" était mis en place et en 1980, le Congrès des représentants de la Diaspora avait pu se tenir à Erevan, à l'occasion du soixantième anniversaire du rattachement de la RSS d'Arménie à l'Union Soviétique. ■

MARSEILLE JETTE

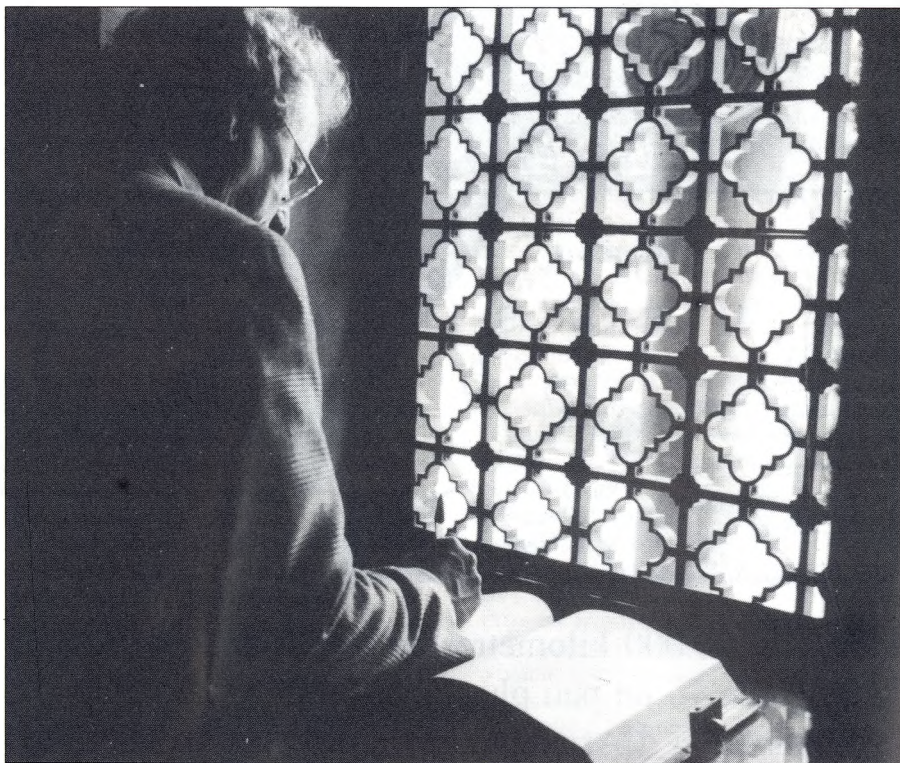
UN PONT

VERS L'ARMENIE

Dans les heures qui suivirent le séisme, au mois de décembre 88, Robert-P. Vigouroux, chirurgien et sénateur-maire de Marseille, s'envola pour Erevan. Fin juillet, il y retournait pour jeter les bases d'une coopération durable entre sa ville et l'Arménie. Si l'urgence a changé de nature, elle n'en est pas moins vive: le pays est au bord du gouffre et s'y engloutira si la mobilisation se relâche

De l'exil arménien, Marseille est l'une des capitales: ils furent des milliers ceux qui, dans les années 20, fuyant la terreur, la faim, l'anéantissement, y trouvèrent asile. Pour certains, la ville ne fut qu'une porte, l'antichambre d'un monde meilleur, une simple étape sur la route de l'exode. Pour beaucoup, elle fut cette maison nouvelle où la vie, enfin put recommencer. Dans l'histoire bimillénaire du peuple arménien, Marseille forme un repère essentiel: l'Arménie l'avait entraînée dans son destin, elle lui demeurerait liée à jamais.

Au mois de décembre 1988, la mobilisation de la ville fut totale et instantanée. C'est de Marseille que partirent les premiers avions chargés



de vêtements, de vivres et de médicaments, c'est ici que, spontanément, se mobilisèrent les équipes médicales. En ces jours tragiques, Robert P. Vigouroux n'avait pas hésité un seul instant: maire de la ville, autant que chirurgien, il était à Erevan dans les jours qui suivirent le drame. Ce qu'il apportait aux victimes de la tragédie, c'était tout à la fois sa compétence et le témoignage d'une compassion: celle de la première ville arménienne de France, de sa communauté, de l'ensemble de ses habitants.

JETER UN PONT, TENDRE UNE MAIN

Bientôt, la solidarité s'organiserait. En Arménie on comptait les morts, on déblayait les ruines, on se cherchait à tâtons un avenir. A Marseille, "SOS-

Dans le clair-obscur d'Etchmiadzine, aux sources de l'identité et de la Foi arménienne.

Arménie", puis "Marseille-Arménie", rassemblaient suffisamment de fonds pour expédier 80 "chalets" aux habitants de la petite bourgade de Chirag (à 5 kilomètres au nord de Léninakan), que le séisme avait presque totalement détruite. D'autres initiatives se faisaient jour: Marseille, plus que jamais, demeurait à l'écoute de ce monde lointain, et cependant si proche.

Au mois de juillet dernier à la tête d'une délégation de six personnes, toutes concernées à divers titres par la situation arménienne, le sénateur-maire de Marseille, à nouveau, prenait le chemin d'Erevan. Ce voyage avait un but: faire le point des actions entreprises, constater leurs effets sur le terrain, mettre en place d'autres projets. Il avait une raison profonde: jeter un pont, tendre une main, et renouveler l'engagement de Marseille

A Chirag, l'offrande du pain et du sel qui scelle une responsabilité mutuelle.



aux côtés de l'Arménie doublement meurtrie.

La délégation s'était fixée trois objectifs concrets: définir les bases d'un protocole d'accord entre le maire de Marseille et son homologue d'Erevan; mettre en place un projet de reconstruction de l'école française de Léninakan et, plus symboliquement, en se rendant au village de Chirag, s'assurer de la "bonne fin" de l'opération "chalets", lancée au début de l'été 1989.

C'est ailleurs pourtant qu'il faut

chercher l'essentiel de ce voyage. Certes, il était important de donner une forme concrète aux liens que les deux métropoles avaient tissé de longue date, comme il était vital de définir enfin le cadre dans lequel l'école détruite le 7 décembre 88 — 300 enfants et 20 professeurs tués — pourrait enfin renaître de ses ruines. Quant à la visite au "nouveau village" de Chirag, à l'arbre qu'y planta le sénateur-maire, au pain et au sel que partagèrent les hôtes arméniens et la délégation marseillaise, ils se voulaient le symbole de ce partenariat

UN VRAI VILLAGE..

dont Marseille veut être le fer de lance. Trois jours — du 25 au 28 juillet —, c'est un laps de temps très court. Trois jours pour de rendre de Marseille à Moscou, de Moscou à Erevan, de là à Léninakan et Chirag... Les membres de la délégation ont pu mesurer, à chacun de leur déplacement, à quel point les communications étaient difficiles, à quel point l'Arménie était isolée.

De tous les instants d'émotion dont ce bref séjour fut parsemé, la visite au "nouveau village" de Chirag fut l'un de plus intenses. Certains l'appréhendaient: les maisons avaient-elles toutes été construites? Le travail avait-il été bien fait?

Des bruits, alarmistes, avaient couru mais ils n'étaient pas fondés: ces maisons que l'on avait vu, démontées, sur le Vieux Port, étaient bien là, à la place qui leur avait été destinée, chacune entourée de son potager (1.200 mètre carrés), le chauffage électrique installé. Sur les 80 maisons livrées, 40 étaient déjà attribuées.

Lors de la visite, on s'affairait aux travaux de voirie, on mettait la dernière main aux adductions d'eau, aux branchements au réseau. En dépit du blocus, des difficultés d'approvisionnement, le plus gros avait été fait, et bien fait.

C'est un "vrai village" qui est né au pied des montagnes. Un village



Une visite de trois jours, conduite sur un rythme trépidant... un pont jeté entre Marseille et l'Arménie.

Autour de R.-P. Vigouroux, Mme Elise Hagopian adjointe au maire, Mme Brigitte Dauzie, conseiller économique, M. Keramian, Maire d'Erevan et M. Raffi Nazarian, conseiller municipal.



Sur le site du "nouveau village" de Chirag, entourant M. Vigouroux : M. Kouyoumdjian (SOS Arménie), M. Serge Smessov, conseiller à l'Ambassade de France à Moscou.

coquet, habité, aux maisons confortables, dont on pourra suivre le développement, que l'on pourra aider. Rompre le pain, goûter le sel, c'était sceller un engagement: le destin de ces quelques maisons et des familles qui les habitent ne nous sera plus jamais indifférent.

UNE SOUSCRIPTION NATIONALE

La reconstruction de l'Ecole Française de Léninakan formait le second dossier, majeur, de cette visite (voir l'article que nous lui consacrons dans ce numéro spécial). Elle est en bonne voie et Robert-P. Vigouroux a pu annoncer, à son retour, qu'il avait obtenu du gouvernement français, et plus particulièrement de M. Alain Decaux, ministre délégué à la francophonie, l'autorisation de lancer une souscription nationale afin de réunir les fonds nécessaires à la réalisation du projet.

A cet égard, la séance de travail du 27 juillet, à laquelle participa le maire de Léninakan, Karlen-Daniel Hambardjounian s'est révélée particulièrement

fructueuse. Comme le fut celle qui eut lieu, sur le chemin du retour, à l'ambassade de France à Moscou: Marseille s'est engagée à acheter, sur place, l'ensemble du mobilier scolaire. Les livres, les manuels scolaires devraient également être fournis par la France, ainsi que le matériel informatique.

La ville de Léninakan, elle, se chargerait des travaux de fondation tandis que le second oeuvre pourrait être assumé par une des nombreuses sociétés de construction étrangère implantée à Léninakan.

L'essentiel, Robert-P. Vigouroux l'a souligné, sera de mettre en place, après que les fonds auront été collectés, une structure capable d'assurer le suivi des opérations. Dans une telle entreprise, les écueils sont nombreux et les difficultés, prévisibles. Chacun en est conscient, et chacun a pris la mesure de ses responsabilités.

ROMPRE LA FATALITÉ

Ce que tous ont pu mesurer au cours de ces trois journées en terre

arménienne, c'est le besoin, aigu, d'une ouverture au monde: à chaque parole, à chaque sourire échangés, c'était un peu de ténèbres qui se déchiraient, c'était un espoir qui se faisait jour.

Bien sûr, les Arméniens attendent l'aide de la Diaspora, et, au delà, de l'ensemble des nations occidentales. L'essentiel, pourtant, est ailleurs: ce dont l'Arménie a besoin, c'est de sollicitude, d'une "solidarité agissante", d'un soutien attentif. Tous les membres de la délégation ont été frappés par l'isolement du pays, par sa détresse, mais aussi par sa volonté, farouche, de rompre cette fatalité, politique autant que géographique.

L'action de la ville de Marseille et de son sénateur-maire doit ouvrir la voie à de nouvelles formes de coopération. Le temps des envois massifs de médicaments et de nourriture est révolu. C'est en termes économiques qu'il faut, désormais, envisager la coopération franco-arménienne. Ce sont des structures nouvelles et permanentes qu'il faut apprendre à créer.

Le séisme de décembre 1988 avait déclenché un mouvement de solidarité d'une ampleur telle que l'Histoire en avait rarement connu. Parallèlement, il fut l'occasion d'une ouverture brutale de l'Arménie sur le monde extérieur.

UNE VÉRITABLE COOPÉRATION

De ce moment, un espoir naquit qui fut vite déçu. L'urgence, dans les semaines qui suivirent le drame de décembre, revêtait un aspect spectaculaire. Aujourd'hui, elle n'est pas moins vive, elle se manifeste de façon différente, mais elle exige, pareillement, que nous nous demeurions mobilisés.



Parties de Marseille en pièces détachées, les maisons forment désormais un vrai village.

Ce que Marseille tente de faire pour l'Arménie est exemplaire. Parce qu'au delà de l'action ponctuelle, c'est une véritable coopération, un partenariat à long terme, que la ville, en collaboration étroite avec les structures de la diaspora, tente de mettre en place.

Ce travail pourtant, ne portera ses fruits qu'à certaines conditions. La première et la plus essentielle, c'est la durée: un engagement ne vaut que par sa capacité à résister aux lenteurs, aux contre-temps, aux déceptions inévitables. De longs mois se sont écoulés entre le jour où un convoi de camions partit du Vieux-Port pour rallier, à 6.000 kilomètres de là, un village perdu dont la plupart ignoraient le nom. Il est arrivé et, aujourd'hui, en dépit des difficultés, le "Nouveau Chirag" existe.

Il en est de même pour l'Ecole de Léninakan: elle ne se construira pas en un mois. Il y aura des obstacles à surmonter, une bureaucratie à contourner. Mais l'école verra le jour, parce que l'engagement en a été pris, parce que les volontés sont mobilisées et parce que Marseille est décidée à peser de tout son poids dans la balance.

Ces attentes, ces lenteurs, ces difficultés, la délégation marseillaise en a fait l'expérience en de nombreuses occasions. Elles n'ont pas entamé sa détermination. Au contraire, elles l'ont convaincue, au contraire, de la nécessité de se mobiliser plus résolument encore. Au retour de ce voyage, l'un des participants confiait: ***"Ce que j'ai ressenti chez presque tous nos interlocuteurs, c'est cette volonté de crier: comprenez-nous! L'Arménie est sur le fil du rasoir, les gens ont besoin qu'on leur tende la main pour les aider à sortir de ce gouffre."***

A deux reprises, à l'heure de la tragédie comme à celle de la reconstruction, Robert-P. Vigouroux s'est rendu en Arménie porter un témoignage et tendre cette main. Que d'autres maires lui emboîtent le pas et que personne ne se sente étranger au drame qui se noue. Alors seulement, dans ce pays brisé mais toujours debout, un espoir pourra naître et la fatalité de l'Histoire se trouvera enfin dépassée.

C'est une tâche immense mais elle est à notre mesure. Dans la mémoire arménienne, Marseille occupait depuis longtemps une place singulière. Au sortir d'une épreuve, elle est redevenue le lieu de l'espérance. ■

Aux côtés de Robert-P. Vigouroux, Karlen-Daniel Hambardjoumian, maire de Léninakan. Un engagement commun à reconstruire l'Ecole Française.



L'instant du recueillement fut, aussi celui de l'espérance...







LENINAKAN: QUE RENAISSSE L'ECOLE FRANCAISE.



..Nous le devons à la mémoire de ces 300 enfants qui rêvaient d'avoir le français comme seconde langue maternelle. Nous le devons à Martin Pachaïan, qui parlait à sa radio pour améliorer son accent. Nous le devons à nous-mêmes à l'heure où, partout, notre langue recule. De ce projet ambitieux, Marseille veut être le catalyseur et entraîner dans son action d'autres communes, d'autres institutions

Quand on revient d'Arménie, c'est de Martin, toujours, qu'on rapporte des nouvelles. Nous l'avons tous adopté, nous avons tous tenté, à la mesure de nos moyens de faire quelque chose.

C'est que l'histoire de Martin Pachaïan, professeur à l'Ecole Française de Léninakan, nous bouleverse. Et je n'oublierai jamais cette nuit de juillet, à l'Hôtel Armenia, sept mois après le drame, où Martin me raconta. Je revois ce cendrier, débordant de mégots, ces verres de café que nous servait la dame d'étage et j'entends encore ces longs silences qui interrompaient son récit, ces moments où le chagrin l'emportait, voilait son regard et faisait trembler ses lèvres.

Martin parlait un français parfait, sans la moindre trace d'accent, et s'il cherchait parfois un mot rare pour mieux exprimer sa pensée, nous le cherchions avec lui. Un quart de siècle durant, à l'école numéro 10 ("Artiom Petrossian"), de Léninakan, il avait enseigné notre langue. Jusqu'au mois de décembre 88, trois fois seulement il avait eu l'occasion de parler à des

300 enfants et 20 professeurs tués : des mille tragédies de décembre, celle-ci fut la plus inacceptable...

Français, "comme ça, à la sauvette, dans un hall d'hôtel, à Erevan ou à Moscou."

Pour parfaire son accent, pour enrichir son vocabulaire, il écoutait la radio: "Je parlais tout seul, ou alors à mon magnétophone... J'enseignais une langue sans le moindre espoir de voir un jour le pays où elle était parlée."

IL Y AVAIT 448 ELEVES, 300

DISPARURENT CE JOUR-LA

Le 7 décembre 1988, à 11 heures 41, il lisait à ses élèves un poème d'Eluard. Il y avait eu soudain un grand bruit, suivi d'une secousse, on avait entendu des cris, des craquements... et tout s'était effondré.

Martin se souvient, vaguement d'avoir été écrasé sous une armoire, d'avoir vu tomber des enfants au travers des planchers qui se déchiraient. Il se souvient d'avoir ouvert les yeux, longtemps après, et de n'avoir rien vu. Il y avait 448 élèves à l'Ecole Française de Léninakan. Trois-cent moururent ce jour là.

Martin, pendant longtemps, se demanda par quel miracle il était encore en vie. Ce qui l'étonnait c'était de ne pas être mort de chagrin quand on avait sorti sa femme des décombres de l'immeuble qu'il habitait, quand le lendemain on en avait extrait son fils, et une semaine plus tard, sa fille.

Déjà, les secours étaient arrivés. La *Sécurité Civile*, venue de France, était à l'oeuvre, ainsi que les équipes médicales des organisations humanitaires, et de la Mairie de Marseille. Des ruines de l'école à celle de son immeuble, Martin errait, chancelant au bord de cet abîme qui ouvre sur la folie. Mais on avait besoin de lui au *Chtab*, le quartier général des secours que les autorités soviétiques, en toute hâte, avaient installé à Léninakan.

“MAITRE-CHIEN, QU'EST-CE

On lançait des appels: *“Que ceux qui savent le français se fassent connaître d'urgence!”* Martin répondit présent: *“Depuis toujours, je rêvais de pouvoir parler vraiment, non pas comme je l'avais fait naguère, dans ces halls d'hôtel, avec des gens pressés, mais avec des gens sensibles, qui me comprendraient au-delà des mots.”* Au *Chtab*, Martin rencontra Serge, qui venait d'arriver avec l'équipe de *Médecins Sans Frontières*.

De cette période de malheur, ce fut le jour le plus heureux: *“Comment l'expliquer? Serge, et ceux que j'ai rencontrés par la suite, appartenaient à cette civilisation dont j'avais tant rêvé. C'était l'attitude qu'ils avaient, ce sourire, cette politesse, ce respect d'un homme pour un autre homme. J'en ai rencontré beaucoup d'autres, lorsque par la suite, je suis allé en France.”*

Des semaines durant, au cours de cet hiver terrible, Martin travailla d'arrache-pied, expliquant aux uns ce que disaient les autres, traduisant les documents, interprétant les instructions. *“J'apprenais des mots nouveaux: maître-chien, qu'est ce que ça voulait dire?”*

UN PETIT MORCEAU DE FRANCE AU COEUR DE L'ARMENIE

Surtout, Martin trouva là une raison, ténue, vacillante, de ne pas mourir. *“Un jour, je me suis mis à rêver de nouveau. C'était le 25 décembre, le plus gros du travail d'urgence était terminé. Je me suis dit: et si, tous ensemble, nous reconstruisions l'Ecole Française?”*

Cette école, c'était toute la vie de



Cette fillette a survécu. Amputée, elle sourit néanmoins à son avenir.

Martin. On y entra à 7 ans, et dès la première année, deux heures par semaine, on s'initiait au français. Ses élèves se destinaient à l'enseignement, ou à la voie royale de l'Institut des Affaires Etrangères. En Terminale, les cours de français occupaient dix heures de l'emploi du temps hebdomadaire. *“Les effectifs toutefois, avaient considérablement baissé. De 1.000 en 1970, quand j'ai commencé à enseigner, nous n'étions plus que 448 le 7 décembre. Comme partout en URSS, l'anglomanie avait fait des ravages. Tout le monde rêvait d'émigrer vers les USA et les parents préféraient envoyer leurs enfants à l'école anglaise...”*

L'Ecole Française de Léninakan devint vite un symbole. Martin, certes, souhaitait qu'on l'aidât à la reconstruire, mais ce qu'il voulait par dessus tout, c'était *“recréer un lien, le rendre plus solide encore que ce qu'il avait été avant le 7 décembre, organiser des visites, des échanges.”*

DIX-HUIT MOIS APRES, RIEN N'A ETE FAIT

Faire renaître un petit morceau de France au coeur de l'Arménie.”

Partout, l'on s'enthousiasma pour le projet. Au mois de juillet 89, Martin espérait qu'à la rentrée 90, il pourrait reprendre, dans de vrais locaux, le cours sur Eluard que la catastrophe avait interrompu.

Mais la rentrée 90, nous y sommes. Et si l'Ecole Anglaise *Lord Byron* a été reconstruite, l'Ecole Française est toujours installée dans des baraquements provisoires.

Tous s'étaient émus, beaucoup avaient promis, mais dix-huit mois après le drame, rien ou presque n'avait été fait.

Tous, pourtant n'avaient pas oublié. Et lorsque la délégation de la Ville de Marseille fut reçue à Léninakan, à la fin du mois de juillet, le devenir de l'Ecole était au coeur de toutes les conversations, de toutes les préoccupations.

Marseille, qui avait été, dès les lendemains du séisme, la première commune à dépêcher du matériel et des secours vers les zones sinistrées, ne pouvait rester indifférente. Reconstruire l'Ecole Française est une tâche certes lourde et difficile, mais la Ville a décidé de s'y atteler. Elle se veut le catalyseur d'un mouvement très vaste, au sein duquel d'autres communes, d'autres institutions, des associations, le Secrétariat d'Etat à la Francophonie, apporteraient leur concours, leur soutien, leur contribution.

Dans le cadre d'un budget réaliste — que l'on a évalué à 12-15 millions de francs —, sur le terrain même où ses bâtiments s'élevaient, une nouvelle Ecole Française pourrait bientôt voir le jour à Léninakan.

Plus que jamais, à l'heure où elle s'ouvre sur le monde, l'Arménie a besoin d'une telle institution. Et plus que jamais, alors que partout dans le monde notre langue recule, nous avons besoin que renaisse ce petit îlot de présence et de culture française.

Nous le devons à nous-mêmes, nous le devons à Martin, nous le devons surtout à la mémoire de ces 300 enfants qui rêvaient chaque jour de notre pays et travaillaient sans relâche pour que le Français devienne leur seconde langue maternelle.■

Robert ARNOUX

ECONOMIE: LA DOUBLE TRAGEDIE

Aux effets du séisme se sont ajoutées les conséquences du blocus. Comment reconstruire quand le ciment n'est plus livré. Au lendemain du 7 décembre 88, Moscou prétendait reconstruire le pays en 2 ans.

Nous y sommes presque et à de rares exceptions, tous les chantiers marquent le pas.



Aux effets destructeurs du séisme, le blocus a apporté son renfort. L'Arménie est à genoux, comme aux pires heures de son histoire. A la Diaspora, elle tend la main. Que celle-ci la saisisse et ne la lâche plus. C'est la mission que l'Histoire, autant que le cœur, lui désigne.

Le séisme du 7 décembre 88 avait amputé l'Arménie du tiers de son potentiel économique. Autour de Léninakan, de Spitak, de Kirovakan, de Stepanavan, les routes, les voies ferrées, les usines, les *combinat* majestueux et démesurés, avaient été engloutis. Des pans de montagne entiers s'étaient effondrés. A Léninakan, détruite à plus de 70%, on comptait 120.000 sans-abri. Dans toute la région, ils étaient 700.000 que la catastrophe avait arrachés à leur maison. Avec les hommes, le cheptel avait été anéanti.

Les morts? Il fallait avoir vu, en ces jours terribles, les rues de Spitak et de

Léninakan jonchées de cercueils, pour mesurer ce que le "chiffre officiel" avait de dérisoire. Quand les autorités parlaient de 25.000 morts — dont 16.000, seulement, auraient pu être identifiés —, toutes les organisations internationales s'accordaient à multiplier ce chiffre par quatre. C'est de 100.000 victimes qu'il fallait parler, auxquelles s'ajoutaient les 130.000 "évacués" vers d'autres républiques de l'Union.

En tout, et selon les résultats d'un recensement partiel, effectué à la fin de l'année dernière, 221.000 habitants, sur les 3,3 millions que comptait l'Arménie à la veille du séisme,

manquent aujourd'hui à l'appel. Parmi eux, des ouvriers, les techniciens, des artisans, des professeurs: les forces vives d'une nation aujourd'hui exsangue.

SIX MOIS APRES, UN IMMENSE CHANTIER

Mais le malheur est le fidèle compagnon de l'histoire arménienne. Avec le temps, il a été apprivoisé. Et les larmes n'étaient pas encore séchées que déjà, les survivants débayaient les routes, redressaient les rails des voies ferrées, reconstruisaient leur maison. Six mois après le drame, le pays s'était transformé en un immense chantier. Chaque jour, des centaines de wagons apportaient les matériaux indispensables à la reconstruction, 20.000 ouvriers, venus de toutes les républiques de l'Union, s'affairaient sur le site du "Nouveau Spitak", à quelques kilomètres de la bourgade détruite, au nord de Léninakan où l'on coulait des centaines de milliers de mètre-carrés de plancher, et dans le

Fonds A.R.A.M

moindre des villages de la montagne, depuis Chirag jusqu'à Naalband.

Au Gostroy, le ministère de la Construction, on suivait cette progression pas à pas: les républiques de l'Union s'engageaient à construire 2 millions de mètre-carrés habitables et, même si les besoins dépassaient largement ce seuil, même si le calendrier des travaux avait quelque chose de parfaitement utopique — *on prétendait, officiellement, reconstruire l'Arménie en trois ans, les experts les plus optimistes calculaient qu'il en faudrait au minimum 15 ...* — un espoir était né: la résurrection serait longue et douloureuse, mais l'Arménie, une fois de plus, renaîtrait de ses cendres.

AU SEUIL DE LA GUERRE

Au mois de juillet 89, les travaux avaient déjà accumulé un retard important. L'aide occidentale, massive dans les premières semaines qui avaient suivi le séisme, ne tenait pas toutes ses promesses. Si les familles, de façon précaire, avaient toutes été relogées — *dans des baraques de chantiers, des containers aménagés, de vieux autobus sommairement aménagés* — les maisons "en dur" étaient encore rares. Et l'un des responsables de la reconstruction, au Gostroy, nous confiait alors que seules, une petite centaine de familles avaient pu être relogées de façon définitive.

Cependant l'automne arrivait et l'on savait que l'hiver serait rigoureux. On calfeutrait les maisons de fortune; devant les poêles, on accumulait le bois, le fuel, partout on entassait les couvertures.

Dans l'Azerbaïdjan voisin, la situation politique, à nouveau se tendait. Des groupes armés se constituaient, la revendication sur le Haut Kharabagh se ranimait et, avec elle, la haine séculaire de l'Arménien. Bientôt, les deux républiques seraient au seuil de la guerre...

L'Azerbaïdjan, qui contrôle la quasi totalité des voies de communications menant à l'Arménie, n'allait pas tarder à faire jouer l'avantage écrasant dont la géographie l'avait doté. Il suffirait d'une opportune "grève des cheminots", commanditée par le Front National Azéri, pour qu'aussitôt, l'Arménie soit coupée du monde. Dès la fin de l'été, les trains étaient bloqués en gare de Bakou. Bientôt, l'Arménie ne recevrait plus que 3 à 4% des 100.000 tonnes de fret que le Gosnab (le Comité National au Ravitaillement) lui adressait quotidiennement, et 400.000 wagons qui lui étaient destinés, demeureraient en souffrance

dans les gares qui jalonnent la voie ferrée Moscou-Bakou-Erevan.

L'Arménie s'installait, durablement, dans le blocus. A ce jour, plus ou moins rigoureux, plus ou moins imperméable, il perdure.

COMME AUX PIRES HEURES

DE SON HISTOIRE

A la fin de l'année dernière, l'hebdomadaire "*Les Nouvelles de Moscou*", décrivait ainsi la situation: Faute de médicaments, l'essence étant sévèrement rationnée, "*les médecins ne répondent aux appels que dans les cas les plus désespérés (...) après avoir écouté, par téléphone, les symptômes du patient, ils conseillent à ses proches de lui administrer tel ou tel remède, pris dans la pharmacie familiale.*"

Comme aux pires heures de son histoire, l'Arménie aujourd'hui a faim, a froid, a peur. Trouver 25 litres d'essence est un exploit et il n'est pas rare que les avions, avant de rallier Moscou, fassent un saut de puce — *250 kilomètres...* — par dessus le Caucase pour se ravitailler en carburant dans les aéroports de Géorgie.

Du fait de la *blocada*, tous les chantiers ont accumulé les retards. Faute de matériaux, les ouvriers ont été renvoyés chez eux. Faute d'approvisionnements, l'industrie est au point mort.

Et si l'Arménie, le 5 août dernier, a emporté une spectaculaire victoire politique en portant Lévon Ter Pérossian, un des pères fondateurs du MNA (le Mouvement National Arménien) à la tête de son Soviet Suprême, si elle tient enfin les clés institutionnelles de son avenir, elle est ruinée.

Le maire d'Erevan affirmait au début de ce mois que "*si la situation (n'était) pas redressée, la capitale arménienne ne disposera cet hiver que d'une semaine de chauffage.*" La

blocada a parachevé l'action destructrice du séisme. L'Arménie s'apprête à connaître son deuxième hiver de désespoir.

LE FORMIDABLE POTENTIEL DE LA DIASPORA

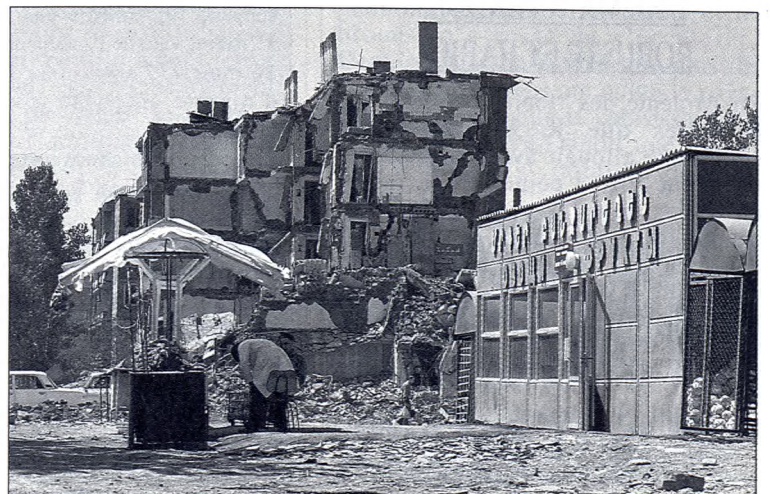
Que faire? Dans la Diaspora, la question est dans tous les esprits. Des jeunes gens, l'esprit enflammé, ont voulu partir là-bas et s'y battre aux côtés de leurs frères. D'autres, plus raisonnables, mieux instruits des leçons de l'Histoire, savent que c'est par l'économie qu'on donnera au pays les moyens de sa survie.

"*Jamais nous n'aurons assez de reconnaissance pour tout ce que l'Occident a fait pour nous depuis décembre 88*", nous confiait, à Erevan, le responsable des chantiers de reconstruction, "*mais les gens nous donnent sans nous écouter. Ils nous laissent rarement le temps de leur expliquer de quoi, précisément, nous avons besoin.*"

C'est un fait: quel qu'ait été le degré de mobilisation des Arméniens de l'extérieur — *ils sont plus de 3 millions, presque autant que ceux qui vivent sur le sol ancestral* — leur élan est venu se briser sur l'immensité de la tâche à accomplir.

Les organisations existantes ont fait tout ce qui était en leur pouvoir. Jamais, depuis le début du siècle, les liens entre la Diaspora et l'intérieur n'ont été aussi serrés, aussi solides. Jamais les échanges n'ont été aussi intenses, les initiatives aussi nombreuses. Les résultats pourtant, si l'on excepte l'aide de première urgence, ont été médiocres: le formidable potentiel technologique, financier, intellectuel, que recèle la Diaspora est resté sans effet sur la situation économique de l'Arménie. C'est que la coordination a fait défaut, que l'initiative s'est diluée, que beaucoup ont été "dissuadés" par les difficultés administratives, par les

Mais la vie, comme toujours reprend ses droits. Et si la plaie n'est pas refermée, le travail lui, a repris dès les lendemains du drame.



lenteurs bureaucratiques, et que, passés les moments d'intense émotion, chacun s'en est retourné vaquer à ses affaires. Loin de l'Arménie...

AU DEUXIEME RANG POUR LA CREATION DE COOPERATIVES

Ce qui a fait défaut, c'est une structure. On rêve, ici, d'en jeter les bases, de faire naître un véritable "Mouvement Economique Arménien", qui se donnerait pour mission de fédérer les initiatives, de coordonner les actions, d'oeuvrer enfin de façon cohérente et planifiée pour aider l'Arménie à se doter de véritables structures économiques, efficaces et performantes.

Les Arméniens ont montré, tout au long de leur histoire, et à condition que l'environnement économique et politique laisse libre cours à leur créativité, qu'ils étaient capables de se hisser aux plus hauts niveaux de la société. Dans l'exil, ils ont vu de considérables richesses; souvent, ils ont été les éléments les plus dynamiques des sociétés qui les accueillait.

Les Arméniens de l'intérieur sont-ils différents? Certes non. Il a suffi que la contrainte bureaucratique se relâche, pour qu'aussitôt, coopératives et *joint ventures* voient le jour. La minuscule Arménie soviétique, la plus petite des républiques de l'Union, 30.000 kilomètres-carrés, 3 millions d'habitants, s'est hissée en quelques mois au deuxième rang, derrière l'Estonie, la plus "occidentale" des républiques de l'Union, pour le nombre de coopératives créées. Ces deux républiques, pionnières de l'autonomie nationale, abritent le quart des coopératives soviétiques. Or, elles ne rassemblent que 4,8 millions d'habitants dans une nation qui en compte 285 millions...

UNE MAIN TENDUE, ROBUSTE ET HABILE

En Arménie, les "lopins privés", ces parcelles que le gouvernement soviétique allouait avec parcimonie occupent 10% à peine des surfaces cultivées, mais livrent le tiers du cheptel, 60% des oeufs, des fruits et les légumes. Les revenus "privés", ceux que l'on se procure par la débrouillardise et l'initiative comptent souvent autant que les revenus "officiels" du salaire ou de la pension.

C'est dire à quel point le goût d'entreprendre est demeuré profond en dépit de 70 ans de socialisation forcée.

C'est sur ce terrain que la Diaspora doit jeter sa semence: l'Est n'en connaît pas de plus fertile. L'Arménie est une république jeune: entre 1959 et 1973, le nombre des moins de 16 ans a augmenté de près de 50% (*16% en moyenne dans l'ensemble de l'URSS*). Les hommes, ici, sont mieux éduqués, mieux formés que dans les républiques voisines: les premiers ordinateurs soviétiques ont vu le jour à Erevan, dès le début des années 60.

Avec sa Diaspora, l'Arménie tient la chance historique de s'arracher à trois-quarts de siècle de misère. Avec l'Arménie soviétique, la Diaspora doit

saisir l'occasion de jeter un pont, le plus large et le plus solide possible entre les deux mondes qui fondent son identité. L'un sans l'autre et l'autre sans l'un demeureront à jamais incomplet.

Née de la double tragédie du séisme et du blocus, c'est aujourd'hui, pour l'Arménie, l'occasion historique de refaire un seul corps de ses membres épars. Un peuple, là-bas, par delà les mers et les montagnes, tend sa main, robuste et habile. Que la Diaspora la saisisse et ne la lâche plus. C'est la mission que l'Histoire, autant que le coeur, lui désigne. ■

CHRONOLOGIE

1988

20 février: Le soviet régional du Haut-Kharabagh vote son rattachement à la RSS d'Arménie. A Erevan comme à Stepanakert, capitale de la région autonome, la foule en liesse descend dans les rues.

27-29 février: A Soumgaït, une grosse ville industrielle des bords de la Caspienne, où la minorité arménienne est nombreuse, les Azéris "descendent" sur les quartiers arméniens. 32 morts selon les sources "officielles", plusieurs centaines selon les témoins indépendants.

22-24 mars: A Moscou, le Politburo réfute le vote du Soviet régional du Haut-Kharabagh. Parouïr Haïrikian, l'une des figures de proue du mouvement national est arrêté.

18 juillet: Haïrikian est expulsé, Moscou nomme un super-préfet russe au Kharabagh

24 novembre: Toujours en proie aux violences, des milliers de réfugiés affluent d'Azerbaïdjan vers l'Arménie.

7 décembre, 11:41: Séisme. Peut-être plus de 100.000 morts. Spitak détruite à 85%, Léninakan aux deux-tiers. L'aide internationale afflue.

10 décembre: Profitant du traumatisme créé par la catastrophe, les autorités centrales arrêtent l'ensemble des dirigeants du Comité Kharabagh. Parmi eux, Lévon Ter Pétrossian.

1989

12 janvier: Le Haut-Kharabagh est placé sous le contrôle direct de Moscou.

Juin: Le Mouvement National, émanation du Comité Kharabagh, est déclaré légal.

Juillet-août: L'Azerbaïdjan entreprend de bloquer toutes les voies de communication menant à l'Arménie et traversant son territoire. A Erevan, c'est le début de la pénurie.

6 novembre: Constitution du Mouvement National Arménien

1990

Janvier: A nouveau, des pogroms anti-arméniens à Bakou, à Kirovabad et dans la plupart des grandes villes d'Azerbaïdjan. L'Armée soviétique n'intervient qu'après une semaine. En Arménie, une "armée nationale" se constitue

11 mars: vote de l'Indépendance par le Parlement Lituanien.

20 mai: 135 sièges, sur les 260 que compte le Soviet Suprême de la République d'Arménie, ont pu être renouvelés. Le Mouvement National dispose déjà d'une majorité confortable.

23 août: le Parlement que préside désormais Lévon Ter Pétrossian — tandis que Vasken Manoukian assume les fonctions de Premier Ministre — publie une formelle déclaration d'indépendance

30 août: Viktor Aïvizian, député MNA au soviet d'Arménie, est assassiné par des membres de l'Armée Nationale Arménienne qui juge la politique de Ter Pétrossian trop "tendre". Le Parlement déclare l'Etat d'urgence sur l'ensemble du territoire de la République

Septembre: La tension entre groupes para-militaires est au plus vif tandis que la situation économique ne s'améliore pas. Reçu par Mikhaïl Gorbatchev à Moscou, Lévon Ter Pétrossian arrache un délai de deux mois pour rétablir l'ordre, délai au delà duquel Moscou se verrait "contraint" d'intervenir militairement en Arménie.

POPULATION:

LES RISQUES DE L'EXOÏDE

Emigration, chute de la croissance démographique... Quel avenir pour la population arménienne ?



Il n'est de richesses que d'hommes. L'adage est connu, plus qu'ailleurs encore, il s'applique à l'Arménie soviétique, la plus petite, mais la plus homogène des quinze républiques fédérées au sein de l'Union Soviétique.

Le recensement du 1er janvier 89, un an tout juste après le séisme, faisait état d'une population de 3.283.000 habitants, arméniens de souche et de culture à plus de 93%. En URSS, c'est un cas unique: la Géorgie ne compte que 70% de Géorgiens, l'Ukraine, 75% d'Ukrainiens, et les Russes, partout, forment d'importantes minorités. Rien de tel ici: l'Arménie est arménienne, et cette caractéristique pèse très lourd dans le comportement politique, économique et culturel de ses habitants.

Tous les Arméniens d'URSS, cependant, ne vivent pas en Arménie: ils sont un peu moins d'un million et demi, beaucoup vivaient dans l'Azerbaïdjan voisin, nombreux sont ceux qui demeurent à Moscou et dans les grandes métropoles soviétiques.

Au lendemain du séisme, plus de 130.000 personnes, parmi lesquelles nombre d'orphelins, ont été "évacuées" vers d'autres régions. La plupart y demeurent encore, dans l'attente qu'un logement décent soit mis à leur disposition sur leur terre natale. Mais parmi les enfants, beaucoup ne reviendront jamais.

La croissance démographique qui avait, longtemps, assuré la survie numérique du peuple arménien a, comme partout, chuté sensiblement. De 11 enfants par famille au début du siècle, elle s'est stabilisée, entre 1926 et 1980, autour de 4,5 enfants par famille. C'est plus que la moyenne soviétique (3,5) et sensiblement inférieur au taux des républiques musulmanes, comme l'Azerbaïdjan (5,1) ou l'Ouzbékistan (5,5).

Une inquiétude, pourtant, se fait jour: l'Arménie serait-elle, à terme, guettée par le dépeuplement? "L'hécatombe de 1915 a eu aussi des conséquences psychologiques durables", note Claire Mouradian, chercheur au CNRS dans

l'étude qu'elle consacre à "L'Arménie, de Staline à Gorbatchev" (Ramsay, 1990): "Le conscient et l'inconscient collectif arméniens sont hantés par la menace de disparition".

C'est pourquoi, si les candidats à l'émigration sont nombreux, l'ensemble des Arméniens ressent souvent ces départs comme des abandons, des "désertions" même, et la porte ouverte à une lente dissolution de la culture et de l'identité nationales. En 1987, 3.296 Arméniens soviétiques avaient émigré vers les Etats-Unis, l'année suivante plus de 12.000 et le phénomène, depuis le séisme et le blocus, n'a cessé de s'accélérer. Depuis 1956, on estime que plus de 100.000 Arméniens ont quitté le pays, une écrasante majorité choisissant les Etats-Unis (82,5%) tandis que 15,5% des "émigrants" optaient pour la France.

De l'inflexion de cette tendance dépend l'avenir économique et politique de l'Arménie. Qu'un espoir se fasse jour — et l'espoir n'a cessé d'accompagner cette nation, même en ses heures les plus noires — et les départs se ralentiront. Qu'une lumière enfin s'allume au bout du tunnel et l'exil ne sera plus la seule alternative que le système offre à ses enfants. ■

LA LONGUE MARCHE DE LEVON TER PETROSSIAN



Les rebelles d'hier sont enfin au pouvoir. Mais pour le nouveau président du Parlement, la partie est serrée. Vers la "résurrection d'un état indépendant", il a choisi la voie la plus modérée, la plus réaliste. A nouveau, c'est l'avenir de l'Arménie dans l'Histoire qui se joue.

Au pied de l'immense statue de la Mère Patrie, le glaive entre ses mains — naguère, c'était la statue de Staline qui se dressait sur ce même piédestal —, la foule s'était massée, compacte. Elle occupait toute la longueur de l'avenue Lénine, débordait sur les artères voisines, semblait vouloir se fondre, dans le lointain, avec la masse brumeuse de l'Ararat.

Le couvre-feu, qui interdisait les attroupements de plus de cinq personnes, était toujours en vigueur. Au pied du Maténadaran ils étaient quelques centaines de milliers, parfaitement calmes et silencieux. Une dizaine de miliciens pas même armés, montaient une garde débonnaire.

Un vieil homme édenté dédicait des photos du général Andranik, héros de la lutte nationale arménienne, au début du siècle. Une femme s'était tricoté un chandail aux couleurs nationales, rouge, bleu, orange. Les drapeaux interdits étaient partout: flottant au vent dans la foule qui ne cessait d'enfler, noués en cravates, épinglés au revers des vestons.

C'était il y a un peu plus d'un an. Les membres du Comité Kharabagh, incarcérés au lendemain du séisme, venaient d'être libérés. Les hommes de Moscou, tenaient encore solidement tous les postes clé de l'administration de la République. La Lituanie ne s'était pas déclarée indépendante, et le rôle dirigeant du PCUS était encore inscrit dans la Constitution.

UN PROCESSUS DE RESURRECTION

Déjà pourtant, tout est était joué. Les orateurs qui se succédaient à la tribune, — Lévon Ter Pétrossian, Babkin Araxian, Vasken Manoukian, David Vartanian... —, quoique encore "rebelles", quoique tout juste tolérés,

seraient bientôt à la tête du pays. L'un d'eux nous confiait alors: *"Regardez cette foule, voyez sa détermination. L'Empire Soviétique est peut-être, pour quelque temps encore, plus puissant que nous. Mais il ne le demeurera pas éternellement. Le gouvernement de la République d'Arménie sait que nous — NDLR: le Comité Kharabagh et le Mouvement National — représentons le peuple. Il commence à en tenir compte."*

Un an plus tard, toutes les cartes ont été redistribuées: Lévon Ter Pétrossian, président du Soviet Suprême d'Arménie, Vasken Manoukian à la tête du Conseil des Ministres depuis le début du mois d'août, l'Arménie étant redevenue "république" débarrassée de ses oripeaux "socialiste" et "soviétique", une victoire décisive — celle de la représentativité — venait d'être emportée. L'enjeu, désormais, était clair. Et Ter Pétrossian le formulait sans ambages au début du mois de septembre: *"Nous avons entamé le processus de résurrection d'un état indépendant..."*

Moscou pouvait-il l'accepter? Il n'avait les moyens de l'empêcher. Entre Ter Pétrossian et Mikhaïl Gorbatchev, le marché pouvait se résumer en ces termes: l'autonomie, à la rigueur, le chaos, à aucun prix.

ENTRE MOSCOU ET LES ULTRA-NATIONALISTES

Début septembre, Gorbatchev a donné deux mois à Ter Pétrossian pour rétablir l'ordre dans la République Arménienne. La tâche, pour le nouveau président du Parlement, ne sera pas aisée. Comme toujours lorsque d'anciens "rebelles" accèdent au pouvoir, il se trouve plus "rebelles" qu'eux pour juger que leurs anciens

camarades sont allés trop loin dans le compromis. Or, vers l'indépendance, Ter Pétrossian a choisi la voie la plus modérée. Plus que les autres — et plus, en tout cas que les groupes armés qui, sous l'appellation romanesque de "feddayine" prétendent régenter le pays — il a mesuré les enjeux internationaux d'une indépendance totale. Plus que les autres, il se souvient que la "Russie" a longtemps joué le rôle de contrepoids à la pression musulmane qui s'est toujours exercée aux frontières de la République. Plus que les autres enfin, il sait qu'entre l'indépendance politique et le suicide économique la nuance peut être ténue.

S'il cède aux pressions des ultranationalistes, Moscou le ressentira comme une provocation et n'hésitera pas à investir, militairement, la République d'Arménie. Pour ce qu'il reste de l'URSS, le "flanc sud" est trop vital pour l'abandonner à l'anarchie que tentent d'y faire régner les bandes armées. S'il cède à Moscou et procède lui-même au "nettoyage" du territoire dont il a désormais la responsabilité, il risque de perdre le soutien dont il a jusqu'ici bénéficié.

Pour cet orientaliste de 46 ans, pour cet intellectuel à la voix posée, aux propos mesurés, le dilemme est terrible. Ce qui le hante, c'est la perspective d'une "libanisation" du pays, livré tout à la fois à la terreur des milices et aux appétits de ses voisins.

Il lui reste deux mois pour rétablir le calme et retrouver la cohésion qui était celle des grands "meetings" des années 88-89 sur la place de l'Opéra ou au pied du Maténadaran. Deux mois au cours desquels l'Arménie, à nouveau, joue son avenir dans l'Histoire. ■



SHOW - ROOM

D I D I E R
PARAKIAN

440, Boulevard Michelet - 13009 MARSEILLE
TEL. 91.40.37.08. - FAX : 91.40.73.01.

Magasin : Didier PARAKIAN -

Centre commercial La Valentine - 13011 MARSEILLE - Tél. 91.89.39.40

REMISE EXCEPTIONNELLE AUX ABONNES D'ARMENIA

Fonds A.R.A.M

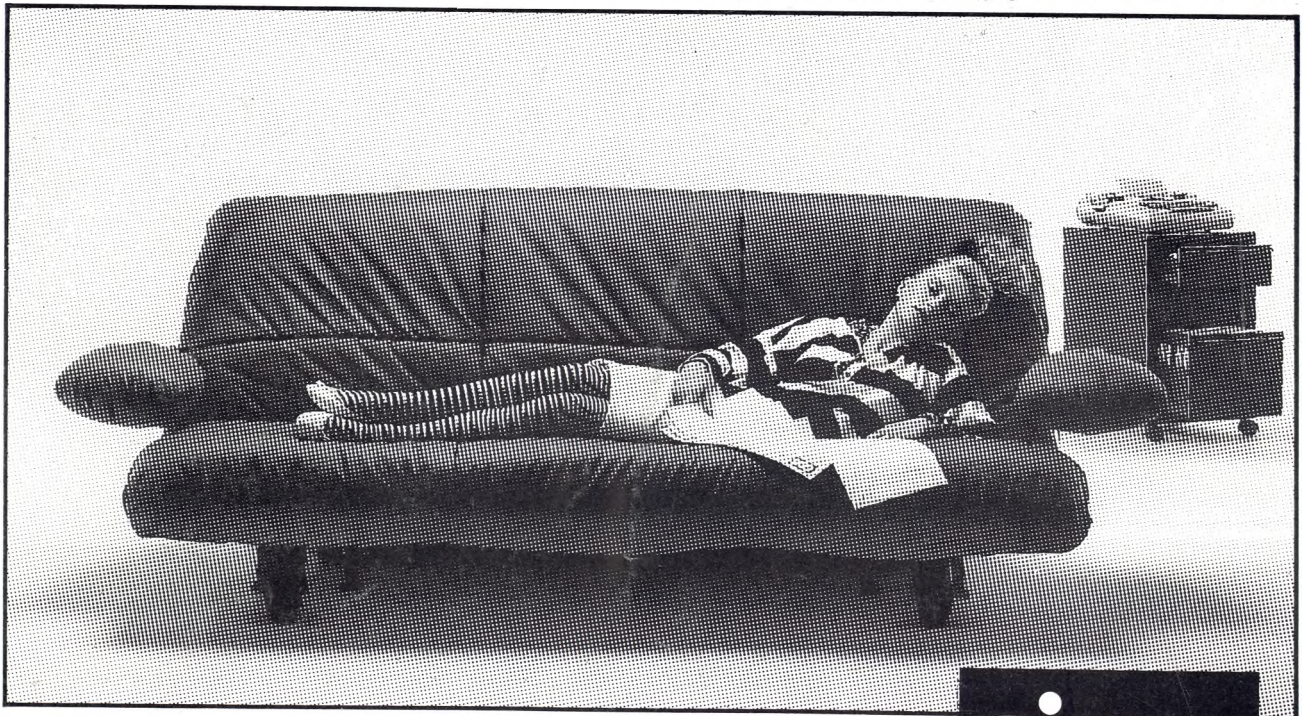


monsieur meuble

KOUYOUMDJIAN

280 MAGASINS EN FRANCE

Les français découvrent les vertus des heures supplémentaires.



Canapé-lit Rocky : 2 versions de couchage. Mécanique garantie 5 ans.
Nombreux tissus unis ou imprimés.



L'HYMNE A LA PARESSE

La plus grande exposition de
MEUBLES - SALONS : Style et Contemporain

Siège social

13400 AUBAGNE

☎ 42.70.42.36

(En venant de Marseille, autoroute sortie Aubagne SUD - OUVERT LE DIMANCHE après-midi).

Fonds A.R.A.M